

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Voici que l'on commence à nous montrer quelques-unes des nouveautés d'automne et c'est à mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, que nous devons la bonne aubaine d'avoir vu des étoffes et aussi des passementeries merveilleuses. Nous nous empressons de vous dire, Mesdames, que les étoffes pour le costume courant sont charmantes, avec leurs rayures fondues et leurs tons éteints, que celles pour le costume habillé, superbes de tissu et de dispositions, ont une richesse de couleur qui ne fait pas tort à l'ensemble. Il y a des lainages glacés et aussi un genre appelé *Gobelin*, dont le dessin tissé fait garniture. Nous pouvons décrire un costume de cette étoffe que mesdemoiselles Vidal viennent d'expédier au château du G...; c'est un costume de *prévoyance* contre les surprises désagréables des temps froids et nébuleux de la saison qui arrive.

Le *Gobelin* est d'un ton marine pas très foncé, et le dessin d'un très joli ton capucin. On dispose l'étoffe de manière à ce que le dessin fasse le bas de la jupe; puis la tunique est drapée de telle sorte que ce même dessin se trouve au milieu du tablier, non pas tout à fait droit comme une quille, mais un peu fuyant, mouvement donné par des plis qui partent de la taille. Cette façon est des mieux réussies, avec la



Costume de château pour fête de jour.
Modèle de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

grâce habituelle, le goût et le comme il faut auxquels ces demoiselles nous ont habituées. Pour corsage, une veste fermée au col par une agrafe artistique, et qui s'enfuit brusquement des côtés sur un gilet brodé, long et carré; la basque est moyenne, un peu flottante, fendue derrière et à double pli creux. Tout cet ensemble, étoffe et façon, est d'une séduisante simplicité, bien faite pour plaire et établir, si ce n'était fait depuis longtemps, la réputation de la maison Vidal sœurs.

Costume pour fêtes cynégétiques, commandé par madame la comtesse de L...; façon et étoffe laissées au goût de mesdemoiselles Vidal. Elles ont choisi une faille française d'un brique clair chatoyant, à pentes brochées d'un dessin velouté. Le dessin donne un relief très accentué qui s'enlève en nuance foncée. Cette faille, dont nous venons de voir la première pièce, est d'une beauté qui rappelle ces splendides étoffes anciennes dont on est si amateur et que l'on paie si cher. Les pentes sont disposées autour de la jupe dont le fond est en faille; une draperie coupe élégamment le

tablier d'une façon neuve, et se perd sous la tunique faite de pentes que de gros plis ronds, un peu serrés, montent au tour de taille. Sur la tournure assez accentuée pose la longue pointe, accompagnée de deux autres plus petites, les trois très aiguës; le

devant est très ouvert, avec un fichu en linon plissé et croisé intérieurement dans le plastron de velours, qui forme une pointe bien tendue et qui s'agrafe de côté. La manche tourne sous le coude et se termine par un bouillon en linon, serré dans un bracelet en velours. Ce costume, très habillé et d'une élégance sobre, sera, nous n'en doutons pas, un succès pour la jeune femme qui doit le porter.

Y aura-t-il un changement notable dans la forme des pardessus? Nous ne le croyons pas; la visite restera le fond de toutes les coupes, mais on la façonnera de bien des manières; elle sera courte et fort ajustée au dos, tandis que le devant restera flottant soit en genre chemisette bouffante, soit en pans plissés ou élégamment jaboté. Comme ornements, de belles passementeries de jais et de perles en bois; la perle-plomb est abandonnée, son succès est passé.

Les perles en bois sont excessivement jolies, serties dans les fins enroulements de la passementerie; elles sont mates et faites avec le même bois noir durci dont on fait les bijoux de grand deuil. On en couvre le col droit, qui nous revient plus montant encore, si montant, qu'il faut agraffer les pointes du bord supérieur pour le maintenir droit; on en met au parement de la manche, et au bord des deux, un courant de plus grosses perles qui fait très bien.

Des cols en passementerie ou pour mieux dire de petites pèlerines avec des découpures variées: écailles, longues pointes, etc., sont préparées et prêtes à poser; à elles seules, elles sont une très charmante et coquette garniture qui nous sort des plastrons et des gilets. Nous savons bien qu'elle est un peu jeune pour être portée par les femmes au-delà de quarante ans, mais qu'y faire? C'est la jeunesse qui inspire la mode. Les personnes d'âge raisonnable auront le choix dans les plastrons et gilets brodés de jais ou couverts de dentelle ou de broderies en perles chatoyantes assorties à l'étoffe. Une dame âgée portera n'importe quelle broderie de perles: clair de lune, irisées, mordorées, myrte, à la condition que la disposition de la passementerie n'ait rien d'extraordinaire dans la forme. Donc les perles seront encore, cet automne et cet hiver, la garniture préférée, et elles resteront en vogue jusqu'à ce que l'industrie ait inventé quelque chose de plus élégant, ce dont nous doutons fort.

Voilà donc un renseignement précis, quant aux garnitures des costumes et des pardessus.

On nous affirme que la tournure restera très accentuée, qu'elle soit développée par le chiffonnement du poul ou arrondie par la tunique tombant droite. Les lés fuyant avec grâce et soutenus par un jupon-tournure bien coupé, donnent une démarche dégagée, de l'élégance et de la sveltesse à la taille. Il y a bien des genres de jupon-tournure, mais aucun ne nous a paru pouvoir rivaliser avec celui de madame Marguerite Bordereau. Le jupon-tournure est d'une coupe toute particulière et tient lieu de jupon. L'exécution est des plus soignée et l'ensemble d'une extrême élégance. En faille ou en surah, avec ses plissés tout papillonnants de dentelle, il semble une jupe de dessous, et la tournure dessinée et maintenue par des ressorts, supprime tout l'agencement intérieur de la jupe, agencement qui rend obligatoire l'aide d'une femme de chambre. Pour les voyages, il est pratique

et ôte à la toilette bien des ennuis. Pour cet usage il se fait en alpaca noir, loutre, gris, et reçoit, en outre, des plissés, des rubans de velours pour garniture. Ce même modèle en nanzouk ou brillanté, à des volants froncés rehaussés de broderie et des dentelles multicolores, posées en balayeuse; ceci pour tous. Beaucoup de petites tournures indépendantes s'offrent au choix des dames qui ne portent pas le jupon; il y en a pour toutes les tailles, minces et fortes, grandes et petites; elles avantagent les unes, diminuent, à l'œil, l'embonpoint des autres, et toutes y trouveront, nous n'en doutons pas, un modèle destiné à faire valoir sa tournure. Madame M. Bordereau demeure rue du Sentier, 32.

CORALIE L.

CORSET-CUIRASSE

De madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra.

Il est rare de rencontrer réunies dans un corset les qualités de confort et d'élégance. On sacrifie souvent le bien-être à la coquetterie, malgré les graves inconvénients qui peuvent en résulter. Il faut un talent réel doublé d'une connaissance parfaite de la taille, pour donner au corset une coupe en harmonie avec la mode, sans qu'elle puisse nuire à la santé. Madame Guelle possède ce talent rare, aussi son corset-cuirasse est-il en vogue auprès des élégantes et des mères de famille. Qu'il soit en fin coutil ou en satin, la coupe, la façon, la disposition des baleines sont les mêmes et aussi soignées, car réputation oblige, et madame Guelle ne voudrait pas que le plus simple corset sorti de sa maison eût une imperfection quelconque. Cette cuirasse élance le buste et diminue l'embonpoint sans serrer la taille, les hanches y sont effacées, et l'on y est à l'aise, tout en étant maintenue. Madame Guelle fait un corset à épaulières dont les fillettes, qui ont une tendance à se voûter, se trouvent fort bien; nous le signalons aux mamans.

VELOUTINE C. FAY.

9, rue de la Paix.

Excellente préparation, qui ne subit ni l'influence du temps ni celle d'une longue traversée en mer. Nos lectrices qui habitent les colonies peuvent donc, sans crainte, en faire venir de Paris en s'adressant directement à M. C. Fay, ou se la procurer, s'il s'en trouve un dépôt dans la ville qu'elles habitent; elles peuvent être certaines de la qualité si la boîte achetée par elles porte les initiales ou le cachet de l'inventeur. Cette poudre est préparée au bismuth et manipulée avec un soin extrême, le succès qu'elle obtient nous semble la meilleure des garanties. Son nom indique l'effet qu'elle produit sur la peau à laquelle elle donne un léger duvet velouté d'une transparence nacrée qu'elle doit à son grain impalpable. La veloutine se prépare de trois manières: blanche, rosée et crème, nuance dite Rachel.

ÉTOFFES DE LA COMPAGNIE DES INDES

Rue du Quatre-Septembre, 27.

Désirant écouler à chaque fin de saison les coupons en lainages nouveautés et en soiries, MM. Roullier frères, directeurs de la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre, font de très grandes différences sur les prix de ces articles. MM. Roullier auront l'honneur d'adresser à celles de vous, Mesdames, qui en feront la demande, un assorti-



4537

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{lle} THIRION 41, B. St. Michel. Châles en cachemire de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES 80, r. de Richelieu.
 Valentine FAY, 9, r. de la Paix. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 11, Avenue de l'Opéra.

timent de ces coupons que vous pourrez regarder tout à votre aise chez vous.

Ces Messieurs vous prient de vouloir bien les montrer à vos amies, afin que la réunion de quelques coupons pour la même ville leur permette, ne faisant qu'une seule expédition, d'en payer le port malgré la modicité des prix.

Prière d'indiquer votre choix sur plusieurs coupons. Exemple : 1^{er} choisi, 2^e, dans le cas où le 1^{er} n'existerait plus; de cette façon, l'envoi pourra se faire sans retard.

Vous voudrez bien ne pas garder ces échantillons plus de

deux ou trois jours, ces Messieurs désirant les envoyer à toute leur clientèle et cela au moment où les dames ont besoin d'un supplément de toilettes.

Ayant au début de la saison plusieurs pièces identiques, ils ont également plusieurs coupons de différents métrages, il sera donc facultatif aux dames de leur dire si elles préféreraient un coupon plus fort ou plus petit, qu'ils s'empresseraient de leur expédier de préférence à celui choisi, si toutefois il existe encore, car afin de pouvoir donner plus de choix, ils n'en mettent qu'un de chaque genre.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 85, 87 et 96).

Costume de château pour fête de jour, moire rosée et mousseline blanche. — Jupe en moire rosée, montée par des plis creux, l'ourlet appliqué de mousseline blanche plissée avec la jupe. Deux pointes en mousseline sont drapées en panneau, sur une petite draperie rehaussée de dentelle; cette draperie placée sur la hanche, se perd sous les lés de derrière qui sont en soie et couverts de mousseline. Corsage en moire, lacé derrière, très peu décolleté, avec une ceinture en moire qui forme pointe. La Berthe est en tulle brodé, rehaussée de dentelle et légèrement froncée sous une ruche de dentelle, le tout monté au décolleté du corsage. Manche demi-longue en moire terminée par une dentelle et garnie d'un nœud cocarde en moire piquée au milieu de la berthe.

Costume en lainage à mille carreaux : bleus, mastic, grenat. — Sous-jupe en taffetas, avec un plissé en lainage et une seconde jupe aussi en lainage fendue et lacée de côté, dans le bas. Jupe très peu froncée. Tunique fuyante et très relevée au-dessus de l'ouverture lacée; les plis près de la taille piqués d'un flot en ruban de moire bleue. Pouf relevé en vague. Le corsage à pointe, avec le bas des pinces lacé, s'ouvre sur



Costume en lainage à mille carreaux bleus, mastic et grenat, de M^{me} Léa Guiard, 19, rue Blanche.

un plastron, en moire bleue, à col droit, s'agrafant sous le côté du corsage; le côté opposé reçoit un rang de boutons. A la manche un poignet tombant et ouvert.

Manteau de voyage en moiré gris garni de velours grenat. — La jupe plissée derrière de trois plis triples sous le dos qui est ajusté. Le devant est large avec des fronces sous la taille, qui resserrent la largeur. Une belle cordelière plate est fixée derrière, sur les plis, et vient se nouer devant. Col et parement de la manche demi-pagode en velours grenat.

Costume en alpaca mordoré. — Jupe en alpaca plissée de larges plis creux, les plis s'écartent sur un velours mordoré, cousu verticalement entre chaque pli. Polonaise Camargo, froncée aux épaules et à la taille, où une patte-ceinture passée dans une boucle, couvre les fronces et maintient celles de la chemisette; celle-ci est en batiste crème brodée de paillettes multicolores. Le relevé des côtés donne au devant un mouvement fuyant, qui découvre complètement le tablier; sur le pouf gentiment chiffonné jouent les coques et les pans d'un flot en velours mordoré. Col rabattu et poignet de la manche en velours.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4537

Costume en faille française brique foncé. — Jupe en faille dépassée par un petit tuyauté; tunique plissée devant en éventail et pincée au delà des hanches par un groupe de plis qui fait bouffer le milieu en pouf. Corsage à postillon découpé, avec un col droit et une manche drapée dans la saignée. Engageante en dentelle. — Bas de soie grenat. — Soulier verni. — Capote en paille de Manille ornée d'une touffe de fleurs auxquelles se mêlent des coques en ottoman brique. — Gant de Suède.

Costume en popeline mousse. — Jupe ronde en faille française et tunique en popeline; la partie recouvrant le

tablier, montée par des plis plats, forme un cintre; au contour un point de Bruxelles remonte jusqu'à la hanche et de là, redescend en spirale sur et tout le long du drapé du pouf. Des flots en ruban crevette soulèvent chaque coquille. Corsage à pointe, ouvert en cœur, avec un double plissé en gaze et en soie crevette; une dentelle retombe sur le corsage et, à partir de la poitrine, descend en spirale jusqu'au bas de la pointe. Manche terminée par une dentelle piquée d'un nœud. — Bas en soie crevette. — Soulier en satin noir. — Gant de Suède.

CHRONIQUE

Le retour. — *N'oublions pas les correspondances !* « Une belle enterrement. » Quatre funérailles pour un seul mort. — Autre voyage. Les pèlerins pauvres et infirmes à Lourdes. Des porte-faix comme on en voit peu. Brancardiers et infirmières. — Ce que coûte un perdreau.



OILÀ les vacances finies, du moins les miennes ! Il s'agit, cette fois, de quitter le crayon et le carnet du touriste, pour la plume du Chroniqueur, chose moins facile qu'on ne pense. Car, si je m'écoutais, je vous parlerais encore de moi et de ce que j'ai vu. Je dirais : j'étais là ; telle chose m'advint... Je vous raconterais cette descente vertigineuse qui m'a fait passer en quelques heures des glaciers de l'Engadine au paysage intertropical du lac de Côme. Le matin j'étais presque dans la neige ; à dix heures je trouvais le châtaigner à Vicosoprano ; Promontogno me rendait la vigne à onze heures ; à midi j'étais à Chiavenna, en pleine Italie, au milieu des oliviers, des mûriers et sous un soleil ardent. Trois heures plus tard je naviguais sur le lac de Côme, ce rêve des rêves ! A chaque escale, les lauriers roses étendaient vers le bateau leurs branches fleuries, comme pour dire : « Arrêtez-vous ici ! où trouverez vous un climat plus doux, un air plus parfumé ? Venez ! c'est ici qu'on oublie les soucis de l'existence. Qu'allez-vous chercher plus loin ! »

Puis la nuit nous a surpris sur le lac de Lugano tout encaissé dans de hautes montagnes vertes, semées de villages blancs, qui se renvoyaient d'un bord à l'autre les échos de l'*Angélus*. De distance en distance, le fanal rouge d'un petit port perdu dans le creux d'un rocher faisait stopper la vapeur et nous entendions, sans les voir, des groupes joyeux chantant ces mélodies italiennes, vives et légères, qui font penser à la baie de Naples, au Pausilippe et au cratère du Vésuve empanaché de son plumet de fumée noire.

Le lendemain, encore des rochers, des sapins, des torrents et de la neige. Des abîmes franchis sur des ponts effrayants, audacieusement jetés d'un bord à l'autre, des souterrains sans nombre, les points de vue les plus pittoresques de l'Europe entrevus durant trois secondes, puis le tunnel du Gothard, cette œuvre maîtresse du génie humain et, au bout du lac des Quatre-Cantons, ce tableau presque sans rival du peintre Tout-Puissant.

Comme je les plaignais, ces pauvres Parisiens que j'ai retrouvés à la même place, assis devant les mêmes cafés, lisant les mêmes journaux ou faisant queue, sous leurs parapluies, au marche-pied de l'omnibus Passy-Bourse, très humbles devant l'homme en képi qui crie : « N'oublions pas les correspondances ! »

..

N'oublions pas les correspondances ! Voilà bien le cri d'alarmes de la grande mêlée Parisienne. Pensons à la réalité, aux affaires, à l'argent. Oublions les glaciers et leurs crevasses bleues contenant la mort dont une glissade sépare. Oublions les pics perdus dans le brouillard, les pentes vertes semées de riants chalets, les lacs d'azur bordés de villas de marbre et de lauriers tout roses. Mais n'oublions pas les correspondances, mes chers frères et mes chères sœurs ; tout est là ! Redevenons sérieux ; les vacances sont finies !

Je suis rentrée dans la capitale au bruit du canon. Jadis je me serais dit : « Oh ! oh ! il paraît que nous avons gagné quelque victoire ! » Mais j'ai vieilli avec mon siècle et, sans m'y tromper, je me suis demandé tout de suite : « Quel grand homme enterre-t-on aujourd'hui ? »

C'était bien, en effet, pour enterrer quelqu'un que les artilleurs brûlaient leur poudre.

Pauvre amiral Courbet ! Jamais mort illustre n'aura été enterré tant de fois ! Quatre cérémonies funèbres pour un seul défunt ! en Chine, à Hyères, à Paris, à Abbeville ! Ah ! si la légende Hindoue est vraie, si l'esprit séparé de la matière voltige, tourmenté et inquiet, autour du corps tant que la terre n'a pas reçu le funèbre dépôt, avec quelle ardeur l'âme du marin a dû soupirer après la dernière étape de ce voyage lugubre qui a duré deux mois !

Les anciens poètes auraient dit que les mânes des Chinois, tombés victimes de ce héros, avaient lutté pour empêcher son cercueil d'aborder à la terre natale. D'abord le vaisseau amiral, fatigué, ne peut naviguer que lentement et accomplit péniblement sa longue traversée. Puis c'est une hélice qui se fausse ; c'est le choléra qui se met de la partie ; ce sont les quarantaines qui barrent la route ; surtout ce sont les dissensions religieuses, les rancunes politiques qui éclatent. Enfin le cadavre enveloppé dans son suaire tricolore est débarqué dans une anse déserte, comme une caisse de contrebande. Le glorieux enfant de la France rentre chez lui presque furtivement, comme un voyageur gagnant par l'escalier de service son logis troublé par les disputes. Et cet homme qui a si peu parlé (d'aucuns ne lui pardonneront jamais d'avoir trop écrit) traverse, lui aussi, cette épreuve redoutable de l'abus des discours, des articles et du bruit faisant dire tout bas : assez ! à la foule des indifférents dérangés dans leurs habitudes et mécontents qu'on les entretienne longtemps de la même chose.

A qui le tour, maintenant ? Car le peuple parisien prend goût à ces fêtes, et il lui faut, de temps à autre, « une belle enterrement » comme il fallait aux Romains des derniers Empereurs les *circenses* avantageusement remplacés de nos jours par les candidats politiques.

La politique et les élections, voilà surtout et d'abord

ce que j'ai trouvé à mon retour. Deux compagnons de voyage que j'avais pris à Lucerne avaient causé jusqu'à la frontière comme des gens civilisés. Après Belfort, ç'a été plus fort qu'eux, et jusqu'aux fortifications ils ont parlé de Jules Ferry.

Voilà de quoi on cause ici, en y ajoutant quelques crimes à sensation, le tir à la cible de Vincennes, la coupe « en or ciselé » de cette nouvelle reine de Thulé qui se nomme Juliette Lamber, les discours de M. De-roulède et l'expulsion de M. Rothan qui tient, du coup, son fauteuil à l'Académie. Je crois, d'ailleurs, qu'il le tenait même sans cela, et c'est justice.

..

Toutes ces choses ne nous offrent rien de fort attrayant, soit comme intérêt, soit comme actualité.

Encore une fois, mesdames, quittons Paris et laissez-moi vous faire entreprendre un autre voyage; aussi bien la saison n'en est point passée. Je vous préviens qu'il ne s'agit point d'un voyage de luxe et d'agrément et qu'il faut vous attendre à un contraste.

C'est à Lourdes que je vous conduis; le « grand pèlerinage » vient d'arriver. Dans les rues de la petite ville, sur la colline, dans la basilique, au bord du Gave devant la grotte, vingt mille pèlerins circulent, oubliant la chaleur, la poussière, et trente heures passées dans un wagon au grand complet. Mais je veux vous montrer d'autres voyageurs encore plus différents de la foule élégante que nous aurions trouvée à Interlaken ou, tout près d'ici, à Luchon. Approchez de la grotte et regardez. Voici, aux pieds de la statue sainte, trois cents formes humaines immobiles, inertes, étendues sur des matelas. Ce sont des malades, des estropiés, des épileptiques que le chemin de fer vient d'apporter ici comme autant de colis vivants. Des personnes pieuses ont ouvert leur bourse pour donner à ces indigents soit un espoir mystérieux et une consolation suprême, soit, quelquefois, une miraculeuse guérison.

Mais cette aumône d'argent n'est pas la charité la plus méritoire. En arrivant à Lourdes, chacun de ces malheureux a trouvé deux jeunes gens qui l'attendaient avec un bulletin correspondant à son numéro. Ces serviteurs dévoués, ayant aux épaules la courroie du portefaix, ont pris le malade, l'ont couché sur leur brancard et l'ont porté sous un soleil brûlant, à la grotte distante de plus d'un kilomètre. Ils sont restés près de lui, oubliant la sueur qui ruisselle de tout leur corps pour s'occuper de leur *client*, essuyer son front, l'éventer, lui faire boire l'eau sainte, le calmer et le maintenir dans ses accès. Ou bien ils l'ont porté à la piscine, l'ont déshabillé, baigné, rhabillé, touchant parfois les plaies hideuses, souffrant la faim et la soif, mais n'interrompant jamais leur « service » pour s'occuper d'eux-mêmes.

Ensuite ils rechargent leur malade sur leur brancard et le portent à l'hospice où ils le remettent aux « infirmières » qui couchent, soignent, pansent, et font manger leur pèlerin. Des « baigneuses » attendent les femmes à la piscine pour les recevoir de la main des « brancardiers » et les leur rendre, l'ablution finie.

Ces infirmières et ces baigneuses comptent dans leur nombre des femmes de la plus haute société de France,

spécialement du Midi. Bien des châteaux se sont vidés au moment du « grand pèlerinage ». Monsieur est brancardier, madame est baigneuse. Ils ont reçu leur convocation et ont tout quitté pour aller prendre leur service. Je connais un de ces châtelains qui a été nommé « brigadier » cette année et qui n'en est pas peu fier.

« Qu'est-ce que vous y gagnerez? lui ai-je dit.

— C'est à nous qu'on réserve les plus lourds malades. Aussi je porte chaque matin des pierres avec mon jardinier pour me faire les épaules. »

Ces brancardiers dont tous les jeunes gens de l'aristocratie des Pyrénées s'honorent de porter la « bricole », forment un régiment véritable commandé par le marquis de Laurens-Castelet et divisé en *équipes*, aux ordres d'un brigadier. Les dames sont organisées de la même façon, sous les ordres de la comtesse de Roquemaurel. Si je me mettais à citer des noms, vous croiriez entendre une liste d'invitations à une fête chez un ancien gouverneur du Languedoc ou chez le premier président du parlement de Toulouse.

Au dernier pèlerinage, huit cents malades infirmes ont été ainsi portés, soignés, nourris, avec plus de soin et de tendresse, à coup sûr, qu'ils ne l'eussent été à prix d'or. Puis, le dernier hymne chanté, le dernier cierge brûlé, les vingt mille pèlerins repartis, toute cette cohorte charitable de brancardiers et d'infirmières s'est éloignée à son tour jusqu'au moment où l'on aura de nouveau besoin d'elle. Ces serviteurs des pauvres sont rentrés chez eux, ont repris leur saison d'eaux, leurs affaires, leurs chasses, leurs tournées politiques, la direction de leurs maisons, s'estimant trop payés de leurs peines s'ils ont assisté à quelque miracle et si, de retour chez eux, ils peuvent dire à leur famille : « J'ai vu ! »

Voilà de la vraie charité chrétienne ou je ne m'y connais pas !

..

Ce serait manquer à toutes les traditions que de finir la première Chronique de Septembre sans parler de la chasse. Le peu que j'en ai vu cette année — dans une terre des environs de Paris — bouleverse toutes mes notions sur ce passe-temps qui, comme certains autres métiers, ne suffit plus, paraît-il, à nourrir son homme, ce qui était cependant l'idée première et la base de l'institution. Je me souviens encore du temps où un chasseur se contentait d'acheter un fusil, un chien, un permis et de la poudre.

Aujourd'hui, il commence par acheter, vers le printemps, l'œuf contenant le perdreau qu'il tuera en automne, si Dieu leur prête vie à l'un et à l'autre. L'œuf acheté, il reste à bâtir une sorte d'usine pour le faire éclore, puis à installer dans l'usine des couveuses ou un système d'incubation à la vapeur, le tout sous la direction d'un personnel spécial et fortement rétribué. Sorti de sa coque, le jeune perdreau passe en d'autres mains et consomme, sous une surveillance assidue, l'œuf de fourmi payé au poids de l'or à un industriel particulièrement adonné à cette partie. Puis il entre dans le monde, c'est-à-dire dans le sillon, gardé comme un prince par des hommes courageux qui veillent jour et nuit sur cette existence précieuse. Garde et perdreaux sont exposés aux coups de fusil

(La suite à la page 92.)



Costumes de M^{lle}s Vidal, 104, rue de Richelieu.

Visite-mantelet en faille française brochée, doublure en peluche cerise. — Devant droit plissé de côté et formant une pointe. Le dos se drape sur un plissé-éventail. Une ceinture en surah, largement plissée, se passe dans un anneau en vieil argent cousu, d'un seul côté, sur le devant, et sous la taille. Au contour de la manche grelots en chenille. — Patron découpé.

Pardessus de demi-saison en armure gros de Messine. — A un empiècement carré se monte un devant plissé de plis couchés, se réunissant de côté à la jupe de derrière qui forme un grand pli triple. La pèlerine très cintrée fournit la manche, qui couvre une sous-manche ronde en velours. Une ceinture de ve-

lours s'attache par une agrafe-fleur, en vieil argent; elle prend du dessous du bras. Col droit: un rang de grosses perles vieil argent au bord supérieur et sur la couture qui monte le devant à l'empiècement,

Pardessus-visite en toile Rip unie et manche en broché Rip genre velouté. — La manche qui forme le devant est en broché velouté et le dos en toile Rip non brochée mais damasquinée. Sous la manche, découpée en dents aiguës attachées à la poitrine et sur un premier devant en toile Rip unie qui fournit la pointe drapée sous le postillon, prend une menotte bordée d'un velours loutre pareil au col droit. La manche vient se draper sur le postillon.



Toilettes de château, de M^{me} Turle, 9, rue de Clichy.

Robe en Sicilienne mousse de deux tons.—Tablier orné de trois volants en Sicilienne de ton clair, découpés en écaille, le bord dépassé par un fin plissé en satin; rosé, brodé; dans chaque écaille, une plume de ton foncé. La tunique Louis XV ouverte devant; le bord découpé en dents de scie couchées, forme une traîne carrée dont la longueur fournit un pouf et permet de la draper sur les hanches où elle forme panier. Un nœud près de la taille. Corsage à pointe avec un décolleté arrondi garni d'une berthe Richelieu en point; sur l'épaule droite, touffe impériale de plumes mousse. Autre touffe dans les cheveux.

Costume en faille française bleue brodée de fleurs bleu pâle avec cœur en perles. — Jupe en faille française, au bas un volant de dentelle; de chaque côté un demi-éventail en dentelle forme panneau et s'appuie sur le pouf que soulèvent des pans en velours bleu. Chemise paysanne en tulle crème ouverte en carré; le bord supérieur fait volant et celui du bas, bouffant rentré. Dessus se détachent les devants d'un corsage ajusté et ouvert en faille; ils s'agrafent à la taille et sur la chemise par une broche artistique. Un col-revers en velours, un parement à la manche qui forme un bouillon sur l'épaule.

des braconniers, avec cette différence qu'il est plus facile de manquer un oiseau qu'un homme. Mais les veuves reçoivent une pension (les veuves des gardes s'entend) et tout est pour le mieux.

Grâce à ces soins, le jeune perdreau arrive au jour de l'ouverture ayant coûté plus d'argent et surtout ayant donné plus de souci que le fils d'un paysan pauvre dans son année entière. Alors le millionnaire qui peut se payer ce luxe invite quelques chasseurs, ou plutôt quelques « fusils » (*chasseur* ne se dit plus que chez les petits bourgeois) et le perdreau a l'honneur de figurer, lui centième, non plus dans le sac

(sac est passé de mode... excepté quand il s'agit d'écus) mais dans le « carnet » d'un des « fusils ». Quel français, mon Dieu !

C'est ainsi que les choses s'exécutent, du moins à l'... où j'étais. Quant à la chose qui consiste à poursuivre à grande fatigue un animal problématique

Créé par Dieu, par lui vêtu...

comme chantaient nos tantes, c'est un plaisir inélégant et vieillot qui sent la médiocrité et la gêne, comme le miroton de bœuf et les robes retournées et reteintes.

CONSTANCE.

ELENIZZA

(SUITE)



PENDANT la délibération continuait. Yani parlait avec calme, sans élever la voix. Adoni l'interrompait souvent avec toutes les marques d'une indignation violente. Les autres brigands, moins habitués, sans doute, à manier la parole, poussaient de ces grognements qu'on entend dans une ménagerie, à l'heure du repas.

Soudain Elenizza qui, seule des trois captifs, comprenait la langue du pays, saisait le bras de Fernand et lui dit avec l'accent de l'angoisse :

« On ne lui a donné que trois mille livres ! »

Le premier mouvement du docteur fut d'envoyer à tous les diables cet Harrisson qui se montrait si maladroitement avare de l'argent des autres. Mais il fallait, avant tout, sauver la situation, ou, tout au moins, sauver la jeune fille. Sans en demander la permission, Fernand s'avança vers le groupe et dit :

« Vous n'avez reçu que les trois quarts de la rançon ? »

Yani fit signe que oui, d'un air sombre.

« Qu'à cela ne tienne, reprit le jeune homme. J'avoue que je comprends peu qu'on ait fait des difficultés pour verser le tout. Mais enfin, trois mille livres sont une somme et vous êtes nantis pour le reste. Renvoyez à Smyrne les deux femmes et gardez-moi jusqu'à versement complet des espèces. Vous ne pouvez faire, à cet arrangement, aucune objection sérieuse.

— Une très sérieuse, fit Adoni. Nous ne pouvons réussir dans nos opérations qu'à la condition d'une régularité parfaite, aussi bien chez nous que chez les autres. Nous n'avons jamais manqué à la bonne foi en ce qui nous concerne ? Il faut que le public soit convaincu de deux choses : la première c'est que nos prisonniers ne courent pas le moindre risque en cas de paiement prompt et honnête. La seconde c'est que, dans le cas contraire.... »

Un geste énergique acheva la phrase.

« Mais enfin, essaya Fernand, il y a eu erreur, peut-être ? »

— Impossible, répliqua doucement Yani. C'est vous-même qui avez écrit, et votre écriture est lisible.

— M. Harrisson n'a pas donné la raison de cette différence ?

— Mon cher monsieur, dit Yani assez ironiquement, j'avoue franchement que je ne suis pas allé discuter la chose dans ses bureaux. Cela s'est fait, nécessairement, par intermédiaire, un intermédiaire fortement rémunéré, bien entendu. Aussi notre capital est déjà considérablement diminué, et...

— La question n'est pas là, interrompit Adoni. Une rançon payée aux trois quarts n'est pas une rançon payée. C'est comme si on la refusait. Dès lors... »

Le même geste revint de nouveau. Ce diable d'homme avait la manie de ne pas achever ses phrases. Fernand répondit :

« Eh bien ! admettons qu'elle est refusée une première fois. Je demande un second délai de quatre jours. Si, au bout de ce temps, vous n'avez pas encaissé de nouveau quatre mille livres (les trois mille autres étant considérées comme une simple indemnité pour frais et démarches), vous ferez de moi ce que vous voudrez.

— Mauvais, très mauvais ! fit Adoni. Savez-vous ce qui arrivera alors ? Les journaux dénatureront l'incident et comme, naturellement, nous ne pourrions répondre, nous aurons la réputation de gens qui font des chicanes. Après, vous m'en direz des nouvelles. Quant à moi, si pareille décision prévalait, ma démission est donnée d'avance. Dans tous les cas, je demande qu'aucun étranger ne soit admis quand nous parlons de nos affaires. Cela ne fait qu'embrouiller la discussion. Partout où chantent beaucoup de coqs, le jour tarde à poindre (1).

(1) *Opou krazoun poli pétini, arghi naximerossi* (proverbe smyrniote).

Fernand dut se retirer, plus inquiet que jamais, et l'un des hommes de la bande fut chargé de garder les prisonniers dans un coin de la caverne où l'on n'entendait qu'un bruit lointain de voix. On devine quelles étaient les réflexions des malheureux livrés à eux-mêmes au fond d'un repaire mal éclairé par une lampe fumeuse. Enfin — il pouvait être huit heures du soir — Yani s'approcha d'eux, fort grave.

« Monsieur, dit-il à Fernand, par égard pour la marine française dont nous serions désolés d'encourir le blâme, vous êtes dès à présent en liberté, ainsi que ces dames. Mais vous ne sauriez sortir la nuit de ces précipices, sans vous tuer. Demain, au point du jour, vous pourrez vous mettre en route.

Adoni, adossé au rocher, les mains dans les poches de sa *vraha*, écoutait ce discours d'un air passablement ironique. Quand le chef eut fini de parler, il leva les épaules et grogna entre ses dents :

« Ce n'était pas la peine de faire tant de bruit d'avance pour une affaire qui nous donne deux cents livres à chacun. Mais, comme dit le proverbe : quand vous entendez crier : beaucoup de cerises ! préparez de petites corbeilles (1).

En dépit de la mauvaise humeur d'Adoni, les captifs firent éclater leur joie. Fernand pressa dans ses mains celles d'Elenizza qui, de son côté, sauta au cou de miss Woodfall. Ce fut même cette caresse qui fit comprendre à l'Anglaise que le régime du mouton et des figues allait cesser bientôt.

Cette nuit-là, les brigands dormirent à poings fermés et les captifs ne purent fermer l'œil. Le jour les trouva prêts à se mettre en route. Avec mille précautions, les femmes furent descendues au pied du rocher de la grotte. Là, les ânes attendaient et, bientôt, la caravane guidée par un des hommes de Yani suivit l'étroit sentier qui conduisait à la plaine. Au bout d'une heure ou deux, on débouchait de la dernière gorge et le bandit abandonnait les voyageurs à eux-mêmes, après leur avoir montré, d'une main, la direction qu'ils avaient à suivre, tandis qu'il tendait l'autre au pourboire que Fernand, séduit par l'étrangeté du fait, ne lui marchandait point. D'ailleurs, trouvez-moi beaucoup de cavernes de bandits d'où l'on sorte, après quarante-huit heures, avec sa montre et sa bourse.

La journée avait été rude, mais, cette fois, les voyageurs ne sentaient point leur fatigue. A Bounarbashi, ils trouvèrent les Harrisson et une bonne voiture. On vit alors ce qu'on n'avait pas vu depuis bien des années : on vit Athina verser des larmes.

« Monsieur, dit Fernand à l'oncle de celle qu'il considérait en lui-même comme sa fiancée, je vous dois trois mille livres et vous avez cru bien faire en n'envoyant pas les quatre que je vous demandais. Mais une autre fois ne marchandez pas avec Yani. Je ne voudrais pas, pour un million, recommencer une heure pareille. »

M. Harrisson parut fort étonné.

« Mais j'ai versé quatre mille livres, dit-il, en bons billets de banque ! »

(1) *Opou akous : pola herassia ! vasta kai mikra calashia* (proverbe smyrniote)

Fernand réfléchit une minute, puis, se frappant le front :

« J'y suis ! Ce Yani est un escroc. Il a mis ses associés dedans et fourré le quart de la somme dans sa poche. A qui se fier, désormais ? Enfin ! qu'ils se débrouillent ; va pour quatre mille livres ! Par le prochain courrier je préviendrai mon père...

— Jeune homme, vous me permettrez de vous dire que ma nièce vaut bien un médecin, même de la marine. Je ne vous ai porté en compte que deux mille livres, payables à votre commodité. »

En quittant Elenizza, pour aller dormir à bord du *Dumont d'Urville*, Guichen put lui dire tout bas, en lui baisant la main :

« Votre oncle ne se doute pas que je demanderai demain à mon père autre chose que de l'argent. »

La jeune fille ne répondit qu'en pressant légèrement la main qui tenait la sienne, et, comme il faisait nuit, personne ne put voir que ses joues pâlies par la fatigue redevenaient toutes roses.

XIII

Un enlèvement à main armée n'est point, à Smyrne, un événement extraordinaire. Cependant, durant huit jours, les Smyrniotes ne parlèrent pas d'autre chose. Les détails du drame étaient défigurés, comme toujours, et devenaient l'objet de versions opposées. Mais il ne pouvait y avoir aucun doute sur le fond. On commentait l'histoire ; les gens sérieux la comparaient à d'autres du même genre ; les journaux l'avaient rapportée de leur mieux. Toutefois M. Harrisson, qui connaissait le pays, avait décidé que les mille livres *détournées* par Yani resteraient un secret entre lui et les victimes de l'aventure. Avec ce secret, il tenait le bandit sous la crainte de la justice sommaire de ses hommes et, maintenant, il pouvait aller se promener la canne à la main jusqu'au pied du Tahtali sans avoir rien à craindre de Yani et Cie.

En somme, l'opinion publique se montrait favorable à tout le monde. Les brigands avaient eu tort d'enlever des femmes, assurément, mais, d'après le récit même des intéressés, ils avaient racheté cette incorrection par des traitements irréprochables et par une sollicitude marquée à rendre la captivité aussi douce que possible. D'ailleurs, le principe restait sauf puisque le jeune docteur, seul, avait été mis à rançon.

On remarquait aussi que Yani méritait des éloges pour l'empressement qu'il avait mis à remplir les formalités préliminaires à la libération de ses captifs. On lui savait bon gré de s'être exposé lui-même aux fatigues et aux dangers d'un voyage à Bounarbashi pour encaisser les fonds, et l'on calculait avec admiration que cet homme infatigable avait dû faire, à pied, quelque chose comme cent kilomètres en quarante-huit heures.

On commençait à parler d'un envoi de troupes pour donner la chasse aux bandits, mais on savait d'avance que l'expédition finirait comme toutes celles du même genre, c'est-à-dire par un buisson creux.

Quant à Fernand Guichen, il était devenu un véritable héros de roman. Dès le lendemain du retour des captifs, toute la ville savait qu'il n'avait tenu qu'à lui

d'être relâché pour rien et sur le champ. Son dévouement chevaleresque lui coûtait une centaine de mille francs. Il est vrai que M. Harrisson prenait généreusement la moitié de la dépense à ses frais avec un noble désintéressement et, pour l'autre moitié, disait-on en souriant, ce serait un compte à régler entre le jeune médecin et sa femme, de la main à la main, car personne ne doutait, surtout parmi le beau sexe, que tout cela ne dût finir par un mariage. On s'accordait à dire qu'Elenizza était bel et bien compromise, mais, en ce moment, vous n'eussiez pas rencontré, dans tout Smyrne, une jeune fille qui ne considérât comme un rêve de contes de fées le bonheur de s'appeler madame Guichen.

Cependant trois personnes ne trouvèrent pas l'histoire de leur goût.

La première fut Annetta qui se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas pleurer comme une malheureuse, quand elle entendait partout prédire le mariage d'Elenizza et de Fernand. Elle pouvait se vanter d'avoir fait ce mariage par les propos obligeants qui, colportés de bouche en bouche, avaient fini par arriver aux oreilles d'Yani et par amener l'embuscade.

Le commandant de la *Proserpine*, lui non plus, ne se montrait pas aussi charmé que le public. Ce brave marin, un héros du siège de Paris, trouvait ridicule qu'un officier de son bord, même assimilé, se fût laissé cueillir par les voleurs comme un simple touriste. On avait eu toutes les peines du monde à l'empêcher de débarquer sur l'heure douze hommes commandés par le second du navire, et de les lancer dans la montagne. Il n'avait consenti qu'à grand'peine à comprendre que ses hommes pouvaient espérer tout au plus de rapporter la tête de son médecin et des deux femmes, et, surtout, que cet acte de belligérants était de nature à créer les complications diplomatiques les plus graves. Ce fut cette considération qu'il fit valoir principalement dans son rapport au Ministre. Heureusement, ajoutait-il, l'uniforme n'avait pas été compromis, son subordonné portant des habits civils lors de son arrestation.

Quant au docteur Guichen, le père, il fallait quinze jours pour connaître ses impressions, vu la distance.

En attendant, dès le lendemain de leur retour à Smyrne, Fernand courut chez les Harrisson, pour savoir des nouvelles. La porte était fermée, précaution sage, car les visiteurs faisaient queue. Mais il fut informé que s'il voulait revenir le soir, après dîner, la porte s'ouvrirait pour lui.

Il trouva Elenizza couchée sur une chaise longue, brisée de fatigue, mais bien portante quoi qu'en pensât madame Harrisson.

« Voyez son poulx, dit-elle à Guichen. Ne le trouvez-vous pas très agité? Et ses yeux brillent!... Je crains la fièvre. Elle a les joues brûlantes. »

Pauvre Fernand! c'était, en ce moment, un fiévreux qui tâtait le poulx d'une autre, et la jeune fille ne put s'empêcher de sourire en constatant que son médecin avait à peu près les mêmes symptômes qu'elle.

« Je pense que vous vous êtes bien reposé aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Reposé! Oh! non. J'ai écrit une longue, longue lettre à mon père. Je ne connaîtrai le repos que quand j'aurai sa réponse. »

Elenizza comprit la phrase de son ami et le remercia d'un regard. M. Harrisson, moins clairvoyant, dit, comme un brave Ecossais qu'il était :

« Vous avez tort, jeune homme! Dormez sur les deux oreilles. Vous figurez-vous, par hasard, que j'attends après votre argent? J'espère que vous avez bien fait comprendre à votre père que rien ne presse!

— Au contraire, répondit Fernand, je lui ai dit que j'étais fort pressé.

— Ainsi, intervint madame Harrisson avec une nuance d'inquiétude inexplicable, vous avez connu ma nièce tout enfant? Nous avons parlé toute la journée de cette histoire, Elenizza et moi. »

Ce qui n'empêche qu'on en parla encore, et même jusqu'à une heure avancée de la soirée. M. Harrisson était allé, comme à l'ordinaire, à son cercle, et les deux femmes étaient restées seules avec Fernand. Celui-ci, sans qu'il eût pu dire pourquoi, ne sortit pas complètement satisfait de l'entretien. La tante d'Elenizza, qu'il s'était habitué à juger comme une femme gaie, insouciant, aimant à rire par dessus tout, semblait être devenue subitement nerveuse, préoccupée et singulièrement curieuse de deviner ce que le jeune homme pouvait penser ou savoir. C'était le bon moyen de ne rien apprendre, car Fernand, au bout d'un quart d'heure, resta convaincu que madame Harrisson avait un candidat réservé *in petto* pour la main d'Elenizza. Aussi, par une prudence naturelle, il retint tout ce qui pouvait ressembler à un commencement de confiance. Il serait temps de parler quand il aurait l'assentiment paternel, assentiment dont il ne doutait guère. Quant à la principale intéressée, il doutait encore moins de ses bonnes dispositions.

Il garda son secret, mais il revint chaque jour. Ses yeux seuls et un serrement de main significatif disaient à la jeune fille qu'il n'y avait rien de changé en lui, qu'il attendait, elle savait bien quoi.

Dans l'intervalle, il était retourné rue des Roses. La maison était fermée. Devançant l'époque ordinaire de leur départ pour la campagne, les Léonidis étaient allés brusquement s'établir à leur maison de Bour-nabat. Annetta se prétendait malade et l'était presque. En réalité elle n'avait plus le courage de voir Fernand et, sans que personne s'en doutât, toutes ses pensées se concentraient dans un désir de vengeance.

Deux semaines environ après l'épisode des brigands, le jeune docteur dit un soir chez les Harrisson en prenant congé :

« C'est demain que j'attends la réponse de mon père. »

Et il ajouta tout bas, en baisant le bout des doigts d'Elenizza :

« Enfin! »

Défiez-vous des courriers qui arrivent en avance; les bonnes nouvelles ne sont jamais promptes à venir. Le chagrin, lui, a des ailes. Ce jour-là, les Messageries Maritimes gagnèrent presque douze heures sur le voyage. Dès le matin, Fernand avait sur son bureau la réponse de son père. Voici ce qu'écrivait M. Guichen :

« Mon cher enfant, nous avons frissonné, ta mère et moi, en lisant le récit de tes aventures qui font, en ce moment, le tour des journaux. Mais tu vas voir pour-

quoi je m'étends moins sur ce sujet que tu ne t'y attends peut-être. Te voilà tiré d'affaire, c'est l'essentiel. Joli pays, que Smyrne!

» Pour parler chiffres, d'abord, dis à ton bailleur de fonds que je lui demande une semaine pour régler mes comptes avec lui. D'après ce que tu m'apprends de sa fortune, je pense qu'il peut attendre son argent pendant huit jours.

» Hélas! mon pauvre ami, tout cela n'est rien. Ce qui me désole jusqu'à en pleurer, c'est la prévision du chagrin qui se prépare pour toi. Tu me demandes si je me souviens de madame de Montureux? Je ne m'en souviens que trop! Toi, tu as oublié ou tu n'as jamais su qu'elle est morte folle, de la plus incurable, de la plus terrible des folies; j'en sais quelque chose, puisque j'ai été son médecin!

» Mon enfant, ne faisons pas de phrases. Jamais, moi vivant, tu n'épouseras la fille d'une folle, jamais, jamais! D'ailleurs tu es médecin, toi aussi, et tu n'insisteras même pas, j'en suis sûr. Tu sais trop ce que c'est! Le frisson de la peur se glissant derrière chaque baiser donné à mon petit-fils! Oh! mon ami, tu ne m'imposeras pas cette torture!

» On peut épouser tout le monde, une paysanne, une actrice, quelquefois, peut-être même une pécheresse convertie. Mais pas la fille d'une folle, car on n'a pas le droit de donner le jour à des fous. C'est compris? tu n'y penses plus? Fais ce que tu voudras, donne ta démission, fais-toi Chartreux, je dirais presque; fais-toi brigand! Mais ne songe plus à mademoiselle de Montureux. Pauvre petite! Je vois qu'on ne lui a jamais dit comment a fini sa mère. On a bien fait. Pourquoi n'est-elle pas morte aussi? Toi, mon ami, fais comme si cette lettre t'apprenait qu'elle est morte.

» Maintenant, écoute, et sois homme. D'abord je voulais partir, mais j'ai eu peur de ton désespoir. A l'heure qu'il est, tu me détestes, j'en suis sûr, car je vois bien que tu l'adores, elle, et je suis tout prêt à croire qu'elle est adorable. J'ai bien pitié de toi, va; aussi j'ai coupé dans le vif. Tu connais cela; on crie un peu, et puis c'est fini. Donc, voici ce que j'ai fait. Je suis allé à la marine et j'en suis sorti avec ta nomination sur un autre bâtiment. J'ai des amis un peu partout et, quand j'ai expliqué la situation, sous le plus grand secret, la chose a été enlevée en cinq minutes, moyennant, surtout, que j'ai payé ton voyage sur le bateau des Messageries. Tu es nommé sur la *Minerve* en ce moment à Saigon, en remplacement d'un collègue qui vient de mourir, car on meurt vite

là-bas. Mais que veux-tu? j'aime encore mieux ce danger-là que l'autre.

» Ta nomination part avec cette lettre, et tu as l'ordre de rejoindre par les voies rapides. Encore une fois, sois homme, obéis et pars... »

Fernand, atterré, ne poussa pas plus loin sa lecture. Que lui importait le reste? Depuis quinze jours, il se fatiguait l'esprit à imaginer toutes les objections possibles à son mariage avec Elenizza. Il n'en avait trouvé qu'une sérieuse : la jeune fille était sans fortune personnelle. Mais les Harrisson, puissamment riches, lui laisseraient, selon toute apparence, une part quelconque de leurs biens.

Hélas! il n'avait pas prévu cette objection terrible et ce *jamais!* trois fois répété comme un arrêt sans appel. D'abord il se révolta, car il aimait de toute son âme. Un abîme était entre son amour et lui. Qu'importe? il le franchirait, les yeux fermés. Il désobéirait à son père, il donnerait sa démission, il renoncerait à son pays et se ferait médecin à Smyrne. Peut-être que Dieu aurait pitié de lui. L'héritage fatal ne se transmet pas toujours. Et puis, si la folie se déclarait, il aurait le triste bonheur de se dévouer à la pauvre créature. Au moins elle ne connaîtrait pas cette existence pire que la mort, traînée dans ces maisons atroces qu'il avait souvent parcourues pour étudier la démence.

Mais bientôt le souvenir lui revint. Il revit ce voyage terrible, de Paris à Maisons-Laffitte, en compagnie de cette mère qu'il se figurait toujours prête à bondir sur son enfant pour la tuer. Maintenant il retrouvait son épouvante d'alors. Grand Dieu! il s'agissait d'un voyage autrement long; il s'agissait de la vie tout entière! Alors il entendait la voix du vieux médecin lui crier avec la double autorité du savant et du père : jamais! jamais!

C'était donc pour cela que madame Harrisson ne riait plus, depuis quelques jours. C'était pour cela qu'elle les contemplait silencieusement, avec une inquiétude étrange, Elenizza et lui. Elle connaissait le passé; elle devinait cet amour né là-bas, dans les montagnes; elle prévoyait le chagrin qui allait briser ces jeunes cœurs. Elle aussi, sans doute, répétait tout bas : jamais! jamais!

Par le sabord de sa cabine Fernand apercevait le quai de Smyrne et, sur ce quai, une maison qu'il connaissait bien. Là, Elenizza pensait à lui; elle l'attendait en se disant :

« Le courrier est arrivé! »

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

MOT TRIANGULAIRE

Cherchez au nord de l'Ibérie
— C'est fait. — Bien. — Deux : très joli nom.
Vous l'avez? — Quittez la patrie,
Cherchez au Pérou (pourquoi non?)

Deux villes, dont l'une se montre
A l'esprit au premier abord.
— Et puis? — Adjectif qui démontre;
Une lettre muette, encor.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4537,
et un patron découpé : Visite de demi-saison (figurine page 90) modèle de mesdemoiselles Vidal.



Manteau de voyage en mohair gris orné de velours grenat.



Costume en alpaca mordoré et velours.

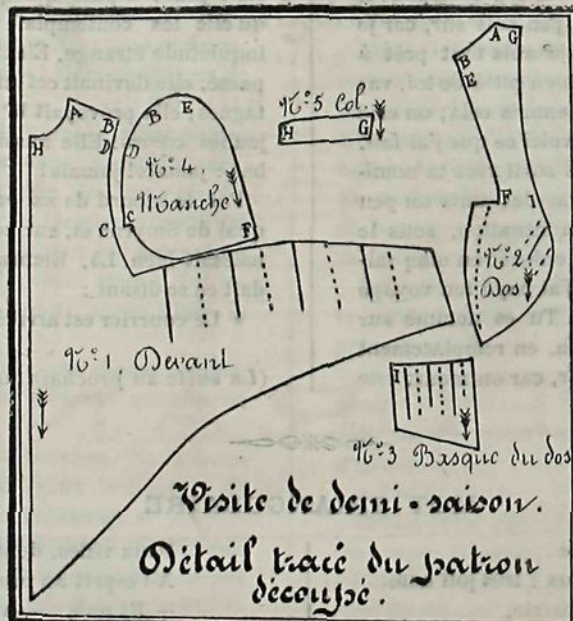
Modèles de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Dos. — 3, Basque plissée rapportée. — 4, Manche. — 5, Col.

Façon très facile à faire. Il faut, pour ce modèle 3 mètres d'étoffe en 60 cent. de largeur, et pour la ceinture 1 mètre 20 de surah en 60 cent. de largeur; les lignes pointillées et les lignes pleines du détail correspondent aux traits à la roulette du patron découpé, les lettres de raccord aux coches. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe. Former au devant les plis de la basque. Après avoir réuni les deux parties du dos par la couture cintrée du milieu, poser à la taille et sous la basque-feuille, le plissé éventail n° 3, que l'on fera en surah. Cela fait, on relèvera, au milieu, la basque-feuille par un pli creux; le second pli est fourni par le rempli du bord gauche de la basque, rempli indiqué au détail par un pointillé.

Le rempli fait, on rabattra le haut sur le second pli



en façon de pli creux. On réunira par un poul le côté du plissé-éventail et celui de la basque. A la taille et sous le plissé-éventail on assujettira la basque du devant, dans le haut seulement, et dessus avancera le côté droit de la basque-feuille du dos, dont le bord aura été rabattu à la ligne pointillée indiquée au détail. La manche doit être posée avec beaucoup de soin en raccordant les coches qui correspondent aux lettres de raccord F (dos), C (devant). De plus, entre les coches du haut de la manche, soutenir l'étoffe pour l'égaliser avec celle du pardessus.

Monter le col droit aux coches de raccord. Couper en deux le surah, le plisser et monter

cette ceinture sur la couture du dos, un peu bas sous la taille, en mettant les pans inégaux. Coudre au pardessus, devant, un grand anneau en passementerie, dans lequel se passent les pans; des grelots au contour de la manche.